

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Thérèse Renaud

Andréanne Savoy

Number 119, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savoy, A. (2005). Review of [Thérèse Renaud]. *Lettres québécoises*, (119), 51–51.

Thérèse Renaud, *Un passé recomposé. Deux automatistes à Paris*, présentation de John Porter, Québec, Nota bene, 2004, 186 p., 22,95 \$.

D'exaltantes années de formation et de création

À l'instar de nombre d'artistes et d'intellectuels, Thérèse Renaud et son compagnon, le peintre Fernand Leduc, ont fui le Québec de l'après-guerre pour la France, perçue comme une terre d'absolue liberté. Cinquante ans plus tard, la relation de ce séjour jette un éclairage précieux sur l'élaboration et le mûrissement d'un modèle esthétique.

En 1946, lorsque commence *Le passé recomposé*, Thérèse Renaud a 19 ans, étudie l'« interprétation théâtrale » avec Ludmila Pitoëff et partage la vie — fors les nuits, étant donné l'époque! — de Fernand Leduc, de onze ans son aîné. Elle vient aussi de signer le recueil de poésie *Les sables du rêve*, considéré comme le premier livre automatiste. Bref, Thérèse Renaud appartient à cette avant-garde qui refait régulièrement le monde au fil des soirées passées à « l'Atelier », le studio que Leduc, « après [leur] rencontre, décida de louer afin de faciliter ses rapports amoureux et amicaux ». Elle n'a bientôt qu'une envie, partir, et convainc son père de la laisser s'embarquer, seule, pour la France.

La très jeune femme qu'est alors Thérèse Renaud ne présumait guère de l'état de l'Europe tout juste sortie de la guerre. « L'intolérable désolation » de Rotterdam, qui est son premier contact avec le vieux continent, « l'imposant silence des ruines » la sidèrent. La Ville lumière est pour sa part exsangue et, on le sait, mettra du temps à retrouver son lustre. De fait, en 1953, année où Thérèse Renaud et Fernand Leduc rentrent à Montréal — le peintre n'ayant pas tardé à rejoindre sa future femme —, l'Europe est loin d'en avoir fini avec les séquelles de la guerre et, durant tout son séjour, le couple s'en ressentira au quotidien.

Ce séjour s'avérera décisif pour tous deux, mais davantage, sans doute, pour Leduc qui, au moment d'entreprendre l'aventure européenne, est encore « un jeune ». Certes, il avait été de la fondation du mouvement automatiste et avait contribué, à la faveur des soirées de l'Atelier, à jeter les bases idéologiques de *Refus global*; reste que le mytique manifeste publié fin 1948 est un pamphlet emphatique, un peu brouillon, et condamné à mal vieillir. Et, si avant son départ pour la France, le peintre « pressentait avec enthousiasme toutes les éventualités inédites et étonnantes de l'automatisme dans des petits tableaux pleins de fougue », c'est au contact d'artistes et d'intellectuels européens qu'il acquerra une certaine maturité et raffina ses propositions esthétiques.

Milieu d'artistes oblige, on croise du beau linge : André Breton ou Jean-Paul Riopelle, deux personnages dotés d'un solide *ego*, ou encore le penseur Raymond Abellio, qui se liera d'amitié sincère avec le couple. Mais les années françaises s'inscrivent aussi, le plus souvent, à la double enseigne de l'isolement et du dénuement ; les deux Québécois, bientôt parents d'une fille, connaissent des jours sombres où la survie tient presque du miracle. En outre, la pauvreté, l'immobilisme culturels du Québec, dont ils ont écho par leurs amis restés au pays, les affectent profondément. À la fébrilité qui entoure la publication de *Refus global* — dont Thérèse Renaud fut l'une des douze signataires — succèdent de longs épisodes de découragement. En 1949, à Abellio qui vient de publier *Vers un nouveau prophétisme*, Leduc décrit le « sommeil léthargique » du Canada. « La seule tentative de libération spirituelle que je connaisse est celle entreprise à Montréal, limitée à un groupe forcément restreint, mais d'ambition communiant », ajoute-t-il. L'année précédente, après avoir lu *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, d'Antonin Artaud, il écrivait à Borduas : « La destruction qui hier nous faisait trembler, nous l'appelons sauvagement. [...] Notre art ne peut rien de plus que de témoigner de la conscience de la nécessaire, imminente et fatale destruction de la présente civilisation. » Leduc, grand idéaliste, affiche aussi, on le constate, une détermination farouche et des idées bien affirmées.

Lui et sa compagne voulaient changer le monde et vivaient pour la création pure. À cet égard, Thérèse Renaud évoque la timidité du peintre, qui ne cherchait pas à faire carrière et qui répugnait au commerce de l'art, même lorsqu'il crevait de faim. C'est ainsi qu'un temps il vend des assurances dans un des quartiers les plus défavorisés de Paris ! En somme, pour les deux artistes, la bohème n'avait rien de romantique — que de stratagèmes pour trouver un toit, du savon, un peu de nourriture, que d'obstacles incessants! —, mais ils se refuseront à tout compromis. Les déconvenues, la dureté de la vie quotidienne rattrapent constamment les deux conjoints, qui s'épaulent d'autant plus. Ainsi se dessine en creux, amalgamé à la définition d'une métaphysique et d'une esthétique, le portrait d'un couple complice, attachant, indéfectiblement uni dans l'adversité.

Commentant aujourd'hui les apprentissages, les naïvetés, les tâtonnements d'hier, Thérèse Renaud ne fait pas œuvre d'enjolivement, et on peut l'en féliciter. De même, elle se garde bien de mythifier le processus de création chez Fernand Leduc et d'autres artistes signataires de *Refus global*, et le contexte de mise en forme du manifeste. La reconstitution d'époque, les aller-retour du passé au

présent sont particulièrement bien servis, il convient de le souligner, par une utilisation judicieuse des correspondances de Leduc avec Raymond Abellio et Paul-Émile Borduas. Il est permis de tiquer sur certaines mièvreries stylistiques de l'auteure — une propension outrancière à l'exclamation, par exemple —, mais son témoignage dépasse de loin la seule odyssée personnelle : il prend valeur de document dans l'histoire des idées et de la modernité au Québec.

